

Edward Abbey

LE RETOUR
DU GANG
DE LA CLEF À MOLETTE

Roman

*Traduit de l'américain
par Jacques Mailhos*

*Ouvrage traduit avec le concours
du Centre national du livre*



Gallmeister

1

Enterrement

LE VIEUX BONHOMME TORTUE progresse d'un pas tranquille sur la sente des cerfs, en quête d'un petit déjeuner. Un brin d'herbe pendouille de son bec crochu. Ses petits yeux sages et comiques et cerclés de rouge jettent de tous côtés des regards brillants, craintifs et rusés. Il marche sur de longues pattes ridées, en extension complète hors de la carapace bombée couleur noisette, plaque ventrale bien en hauteur au-dessus du sable. Sa carapace est grosse comme une poêle à frire de cowboy, comme une bêche de jardinier, comme un casque de soldat britannique. Il a 145 ans – la force de l'âge. Il a conçu de nombreux enfants et en concevra d'autres. Peut-être.

Une tortue du désert. Les Grecs pensaient que les tortues étaient des sortes de démons. Les Grecs antiques : un peuple d'ignares.

Ce vieux bonhomme fait son trajet habituel, ne s'aventurant que rarement à plus d'une centaine de yards⁴ de son camp de base. Comme toutes les tortues du désert, il connaît sa maison, il l'aime, il y reste, il la protège. Au-dessus de sa tête poussent des buissons d'armoise, plus hauts que des arbres pour lui. Au-dessus de l'armoise, suivant le cours d'un ravin où une eau claire s'écoule sur des rocs de grès rose, se dressent d'immenses peupliers aux troncs épais et aux frondaisons de toutes formes. Leurs feuilles vert clair tremblent à la moindre brise. Pour le vieux bonhomme tortue, leurs cimes sont aussi lointaines que les nuages. Où plane un vautour, traçant un arc. Où un petit avion trace péniblement son cap rectiligne, lassant, borné.

** Note sur les unités de mesures utilisées : un mile représente 1,6 km ; un yard environ 0,9 m ; un pied 30,5 cm et un pouce 2,5 cm. (Toutes les notes sont du traducteur.)*

LE RETOUR DU GANG DE LA CLEF À MOLETTE

Le monde pivote vers l'est, bourgeonnement d'un soleil en fusion sur la façade orientale du canyon. De la taille du poing d'un démon. (L'apparence est le réel, a dit un sage du nom d'Épicure.) Façade rose-orange comme une tranche de melon, cent pieds de verticalité orthogonale au-dessus de l'épaulement gris-vert de roche brisée, de petits genévriers, de broussailles anthracite, de gilies écarlates, de penstemons pourpres et d'amarantes dorées. C'est la saison du printemps sur les plateaux du pays des canyons. Dans l'encore Belle Amérique.

Le vieux bonhomme tortue reste à l'ombre. Il aura regagné la fraîcheur de son antre obscure et profondément enfouie avant que le soleil ait inondé le fond du canyon de lumière et de chaleur.

Il s'arrête pour couper un brin d'herbe, longue feuille verte qu'il plie dans sa mâchoire sans dents. De moins en moins d'herbe ces derniers temps ; un nouvel ennemi est venu infester son désert : la vache domestique. Il poursuit son chemin.

Il s'arrête de nouveau pour renifler une crotte couleur noisette, de la taille et de la forme d'une dragée au chocolat, posée là sur le sable. Rat du désert ? Cerf ? Crapaud ? Rien de tout cela : plutôt une autre tortue. Une tortue femelle, nouvelle dans les parages. Le vieux bonhomme tortue lève la tête et regarde autour de lui, yeux anciens, sages, pétillants, soudain un poil plus pétillants, aux aguets, perles de lumière carmine en clignement rapide perdues dans leur châsse de cuir ridé.

Où est-elle ?

Tête dressée, il renifle l'atmosphère. Mais le vent vient de derrière, poussant non la douce fragrance d'une tortue en chaleur mais l'odeur de quelque chose de fétide, délétère, toxique, l'odeur d'une chose chaude, en combustion, l'odeur d'une entité inanimée et pourtant en mouvement, qui se rapproche du lointain, distance vaste mais non insaisissable. Odeur parfaitement nouvelle dans les narines de vieux bonhomme tortue, parfaitement différente de tout ce qu'il a jamais senti en plus de quatorze décennies de vie. Puant. Puant pire que celle d'une vache et de sa bouse. Raidi par l'attention, bec dressé dans le vent, cou étiré au maximum de sa longueur – trois pouces –, le vieux bonhomme fouille ses souvenirs, scanne la mémoire ancestrale de la race tortue.

Ne trouve rien.

ENTERREMENT

Le vent bascule de quelques degrés, l'odeur noire faiblit, disparaît. Il l'oublie aussitôt.

Il rentre le cou, baisse la tête, avance nez au sol, il suit la trace d'une adorable inconnue. Un ruban de plastique rose faseye en haut d'un poteau, attire son attention. De nouveau, le vieux bonhomme tortue s'arrête.

Il sent une légère vibration sous ses pieds. Le sol tremble. De nouveau le vent tourne, de nouveau il sent l'odeur âcre et violente d'une chose inconnue, étrangère à son monde. Il perçoit, il sent, et maintenant il entend l'approche de cette chose : grondement métallique de plus en plus puissant, bruit aussi étrange aussi nouveau que l'odeur.

Vieux bonhomme tortue tourne la tête pour regarder derrière lui, mais ne voit que les pousses d'armoise familières avec leurs toutes petites fleurs pourpres, que le sable rouge, que les touffes d'herbe chétives, rares, dévastées par les vaches, que les drus, envahissants buissons d'ivraie. Au-dessus de l'armoise, au-delà des arbres nébuleux, il voit ce qui pourrait être un voile de poussière s'élever lentement vers l'azur.

Un troupeau de vaches au galop ? Le vieux bonhomme tortue fouille de nouveau dans sa mémoire. Oui. Peut-être. Pourtant la puanteur des vaches, bien qu'abominable, n'est rien à côté de ce qu'il sent en ce moment. Et leurs diaboliques sabots fendus ne produisent pas non plus le fracas strident dur assourdissant qu'il entend en ce moment.

L'inconnu. Un monstre inconnu, inimaginable, imprévisible, qui se rapproche, se rapproche sans cesse.

Le bonhomme tortue baisse la tête, hâte le pas, se presse, se sent pressé, poursuivi. Sent la peur. Conscient enfin d'un danger mortel nouveau, indubitable. Devrait peut-être obliquer, chercher un abri sous une anfractuosité de la berge ou sous un genévrier, là, sur le côté. Mais ce genre d'idée ne traverse pas le cerveau archaïque du vieil animal. L'habitude et l'obéissance à son instinct de tortue le poussent à rester sur sa sente familière, à rentrer chez lui, à gagner l'abri profond et sûr de son terrier.

Trop tard.

Une chose jaune énorme, une chose à nez plat yeux de verre face de grille mandibule d'acier brillant nuages de fumée noire crachés par narine seule de métal dur envahit soudain le champ derrière la vieille tortue du désert.

LE RETOUR DU GANG DE LA CLEF À MOLETTE

Le monstre hurle dans son dos, se rapproche vite, déboule bruyamment sur une piste sans fin de pieds de fer liés et bruyants, poussant devant lui une vague roulante de sable, terre, roche, arbustes et armoise meurtrie.

Vieux bonhomme tortue se retourne de nouveau sans cesser de trotter sur ses petites pattes griffues, voit la chose inconnue, inconnaissable, se rapprocher de lui inexorablement, entend le grondement l'ahanement puis le cri de triomphe de la chose qui déracine un arbre et le jette à terre (qu'il y crève de ses blessures), racle le sol y tuant toute vie, laissant derrière elle un gigantesque sillage de dévastation. Dix pieds derrière la tortue le monstre pousse un hurlement furieux, crache une fumée grasse dans les airs, puis poursuit son tonitruant chemin.

Trop tard le vieux bonhomme tortue oblique de son ancienne sente. Trop tard il cherche le sanctuaire d'un roc en surplomb. Ultime regard vers l'arrière, voit la terre qui s'avance comme une lame de fond, le museau plat d'acier jaune qui cache la moitié du ciel. Trop tard —

Le vieux bonhomme tortue s'aplatit sur le sable. Rentre vite sa tête, sa queue et ses quatre pattes alors que l'onde de matière s'élève au-dessus de lui puis s'abat en tonnant sur sa frêle carapace. Son univers devient noir, toutes lumières éteintes. Enseveli, il sent comme Atlas le poids de la Terre sur son dos. C'est un poids terrible, un poids insoutenable, suivi immédiatement par une masse vibrante de pression qui s'avance, un millier de fois plus grande...

Plus haut, dans la lumière et dans la poussière, le bulldozer continue à avancer, ignorant tout des créatures vivantes qui se trouvent sur son chemin, indifférent à elles. La pelle étincelante de la machine pousse un nouveau tas de terre de ce côté, de l'autre, sur l'herbe, dans le lit du torrent et dans ses eaux claires. La pelle s'élève, la machine recule et pivote de quelques degrés, avance de nouveau en cahotant. Un vague anthropoïde casqué, masqué, yeux cachés par des lunettes, maintenu en place sous un dais d'acier, attaché par des avant-bras gantés à une paire de leviers, bouge par saccades à moitié à l'aveugle dans le nuage de poussière, petit composant d'une machine beaucoup plus grosse que lui...

ENTERREMENT

Le bulldozer avance, descend le canyon, guidé par une ligne de rubans se tortillant en haut de tasseaux fins et pâles. Remorquant sa poussière et sa piste de sol mort de dix pieds de large, la machine jaune s'éloigne, rapetisse, le mugissement de son moteur s'estompe, le claquement métallique de ses tôles et de ses chenilles s'amenuise, s'amenuise encore, disparaît presque, n'est plus qu'un bourdonnement irritant qui plane dans l'air.

Le vieux bonhomme tortue est fini. Enterré vivant. Piégé sous deux pieds de sol compressé, avec pour stèle les grosses traces nettes, imprimées à angle droit, de la machine de quarante tonnes, il habite désormais dans le noir et le silence, dans une stase solide et parfaite. Pas une goutte de sang, pas un éclat d'os, pas même l'ombre de ses traces de pas ne demeurent pour marquer son passage éphémère sur et dans ce petit monde de soleil et de sable, de trous de serpents noirs et de serpents noirs, de fourmis-lions, de serpents à sonnettes, d'araignées solpugides et de scorpions mastigoproctus, d'éphèdres vertes et de castillèjes et de figuiers de Barbarie et de chênes du désert et de yuccas aux feuilles coupantes en floraison. Eux aussi sont finis, enterrés, ensevelis, étouffés sous la terre.

Le silence pourrait sembler total, la dévastation suffisante. Non. Très loin derrière le bulldozer, encore inaudible, visible depuis la tombe de la tortue sous la seule forme d'une structure parallélépipédique blafarde d'où s'étirent de grands bras, arrive le vrai engin, le véritable monstre, la méga-machine qui progresse dans le canyon à travers son propre voile permanent de fumée noire mêlée de poussière et de sable. Son compartiment moteur fait 120 pieds de large, sept étages de haut. Le sommet de son plus grand mât de charge culmine à hauteur de vingt-deux étages, plus haut que les faces du canyon, plus long qu'un terrain de football. La benne à draguer qui pend au bout du mât a une capacité de 220 yards cubes – suffisante pour enserrer deux wagons, huit bulldozers, douze automobiles, ou un bataillon de soldats en formation militaire serrée sur trois rangs. La machine complète pèse (benne vide) 27 millions de livres, ou 13 500 tonnes.

Quelle est cette chose ? Comment appellerons-nous cette créature, à peine entrevue sous son voile de poussière et de fumée ? C'est le *Giant Earth Mover*, l'Excavateur Géant, GOLIATH le G.E.M. d'Arizona, le

LE RETOUR DU GANG DE LA CLEF À MOLETTE

Super-GEM, dragline marcheur Bucyrus-Erie, le plus gros engin terrestre mobile de la planète.

Mobile ? Oui, il bouge. Il ne roule pas sur des roues ou des chenilles mais il bouge, il marche sur une paire de sabots d'acier montés – un de chaque côté – au-dessus du baquet circulaire qui forme la base, ou le bas, ou la mono-fesse, de GOLIATH. Les sabots, de 130 pieds de long chacun, se lèvent à l'unisson, se cambrent vers l'avant, descendent, poussent vers le haut et l'arrière, élevant la base à 80 pouces au-dessus du sol et la faisant avancer de 14 pieds à chaque rotation. La vitesse de marche maximale est de 90 pieds par heure. C'est un pas lent mais régulier, qu'il peut maintenir éternellement – ou jusqu'à épuisement du carburant. Oui, c'est vraiment très lent ; mais GOLIATH est un monstre patient.

Seule une tortue, pas le plus gros de tous les animaux terrestres, mais celui qui jouit de la plus grande longévité, pourrait le surpasser en patience. Alors que, six pieds sous terre, elle attend l'arrivée de la bête.